

FERDINAND LEFEBVRE.

Le 24 juillet s'est endormi pieusement dans le Seigneur, après l'avoir fidèlement servi pendant 81 ans, le doyen d'âge de la Faculté de médecine. Louvain, dépeuplé cependant par les vacances de son monde universitaire, lui a fait des funérailles grandioses, presque apothéotiques. D'admirables et de touchants discours ont été prononcés sur son cercueil au nom de la Faculté de médecine, de l'Académie royale de médecine, de la Société scientifique de Bruxelles, de la Société de médecine mentale, du Cercle médical, de l'Association conservatrice et de la Société de Saint Vincent de Paul, ensevelissant le cher mort dans les aromates des bons souvenirs et des grands exemples qu'il laisse après lui.

Nous ne pouvons laisser partir ce glorieux vétéran — qui fut un des fondateurs de cette *Revue* — sans lui adresser à notre tour quelques paroles d'adieu.

Il y a cinq ans, la modeste demeure du Dr Lefebvre était le théâtre d'une scène mémorable : les professeurs de la Faculté de médecine s'y trouvaient rassemblés pour exprimer au Collègue qui avait été leur Maître à tous et qui se retirait dans le repos de l'éméritat, les regrets qu'ils éprouvaient de cette retraite inattendue. Et le Maître, touché jusqu'aux larmes de l'affection respectueuse dont il se sentait enveloppé, oublieux de tous les autres titres qui la lui avaient attirée, ne se glorifiait que d'un seul : il était fier de pouvoir accepter le témoignage de notre attachement, parce que sa mémoire ne lui reprochait, dans aucune circonstance de sa vie, ni un geste ni une parole dont aucun de nous eût pu s'attrister.

Nous tenions à rappeler ce souvenir pour l'âme exquise qu'il révèle.

La première peine qu'il nous a causée a été cette retraite ; la seconde, plus cruelle, nous l'éprouvons aujourd'hui dans le deuil des derniers adieux.

Lefebvre était si près des Maîtres qui ont fondé, et fait rayonner au loin, la réputation de l'École de médecine de Louvain, il avait été associé de si bonne heure à leur œuvre, que nous avons pris l'habitude de le confondre avec eux dans le même sentiment de vénération et de filiale reconnaissance. Aussi longtemps que nous avons l'honneur de le posséder parmi nous, il nous semblait, malgré le départ de tous les aînés, que le grand soleil qui illumina le matin de notre Université ne fût pas couché tout entier : un rayon d'or restait dans notre ciel !

Avec lui disparaît une des plus admirables grandes figures que la Providence a placées autour du berceau de l'Université catholique. Il a grandi avec elle ; il l'a assistée dans ses premiers pas ; il était aux réjouissances de ses noces d'argent ; il brillait aux fêtes d'or de son cinquantenaire et, avant de mourir, il lui a été donné de la voir dans l'épanouissement de ses 2,000 étudiants. La Providence, qui nous conduit beaucoup par les exemples, nous devait de nous laisser longtemps sous les yeux le modèle accompli des professeurs dont l'*Alma Mater* a eu besoin pour devenir — et dont elle a besoin pour rester — honorée, forte et féconde.

Si le rite écarte les palmes et les couronnes de fleurs des funérailles chrétiennes, il ne nous interdit pas d'évoquer les témoignages d'admiration, de confiance et de sympathies qui, de tous côtés, au cours de sa longue carrière, ont fait comme un couronnement ininterrompu au grand médecin, au savant, à l'homme de cœur, de devoir et de talent qui vient de nous quitter.

Ses élèves lui ont offert les honneurs de l'apothéose du marbre, réservés jusque-là aux fondateurs de la Faculté ; — ses Collègues, aux jours solennels du cinquantenaire, ont emprunté sa voix pour souhaiter la bienvenue aux fils accourus à la fête familiale et c'est par sa bouche que l'âme du corps professoral a parlé ; — le Pape et le Roi lui ont conféré les plus hautes marques de leur estime ; — la Société scientifique qui oppose aux incroyances contemporaines cette fière devise : « Il ne peut y avoir de contradiction entre la Science et la Foi », l'a élu son premier président ; — l'Académie de médecine l'a appelé à diriger ses débats ; — la province de Brabant l'a envoyé au Sénat ; — et voici, peut-être, qui l'honore au-dessus de tout, la

Société de Saint Vincent de Paul, lui a confié, et toujours laissé, son cœur à diriger !

A nul médecin plus fidèlement qu'à lui ne s'est attachée la faveur publique — cette capricieuse dont la voix cependant, comme la voix du peuple, devient celle de Dieu, quand elle s'élève avec cette constance et cette unanimité. Deux causes expliquent la vogue presque sans exemple de cet élu de la profession : tous les praticiens du pays, aux heures difficiles, se sont toujours empressés d'appeler à leur aide le clinicien clairvoyant et le thérapeute expérimenté, que sa haute renommée laissait modeste et toujours aimablement confraternel — et, d'autre part, les souffrants, dès le premier abord, subissaient l'ascendant de sa nature douce et forte et, avec une confiance presque religieuse, s'attachaient à des mains qu'ils sentaient aussi compatissantes que pleines d'inépuisables ressources. Il n'est pas en Belgique de ville ou de bourgade où il n'ait été porter une guérison, un soulagement ou une espérance et où son nom ne demeure béni. La médecine, comme Lefebvre la concevait, a la noblesse du sacerdoce : il l'a exercée sacerdotalement, avec la dignité, la générosité et l'entière abnégation de soi des hommes qui ont placé très haut leur idéal et qui y vont tout droit.

Des mérites exceptionnels attirent et justifient des honneurs extraordinaires ; l'estime, la confiance et les sympathies universelles, comme la fumée de l'encens vers les hauteurs, forcément devaient aller à cet homme de science et de bienfaisance qui avait au service de sa pensée et de son cœur les dons séducteurs de la parole et de la plume, qui fut un orateur touchant, toujours acclamé, et l'écrivain exquis et pur, auquel nous devons ce chef-d'œuvre de thérapeutique morale qui s'appelle « Stéphane ».

Ce n'est pas le moment d'étaler l'œuvre du savant ni de rappeler la vaillance et les succès du professeur qui a porté le poids énorme de l'enseignement de sciences aussi disparates que la pathologie générale et la médecine opératoire, la thérapeutique et la psychopathologie. Ces panégyriques viendront à leur heure dans les Académies et dans les annuaires : en ce moment nous ne voulons retenir qu'une louange, parce qu'elle est pour notre Collègue la caractéristique de sa vie publique comme de sa vie privée, et, pour nous, une consolation,

fondée sur une espérance. Lefebvre, avant tout et surtout et toujours, a été l'homme parfait qu'est le vrai chrétien, prouvant à toute heure la sincérité de sa croyance par la pureté^{de} ses actes. Sa Foi a été rayonnante et contagieuse dans la société comme dans la famille : il s'est efforcé par la parole, par la plume et par l'exemple de faire des médecins chrétiens — et trois de ses fils sont ministres de ce Christ vers lequel, du berceau à la tombe, ont tendu toutes ses aspirations et tous ses pas.

Ne sommes-nous pas en présence de quelque chose de très grand, un caractère devant lequel, dans tous les temps, doit s'incliner le respect des hommes ?

Au propre comme au figuré, partout où nous apercevons une lumière, il y a pour nous une invite à l'éblouissement : à remonter le rayon lumineux l'œil est, infailliblement, amené au soleil — et l'intelligence, à Dieu. Lefebvre s'est toujours dirigé en droiture vers le rayon qui conduit au savoir et vers le rayon qui apporte la Foi. C'est l'honneur de cette vie sans défaillance qui restera, dans les mémoires et dans les cœurs, auréolée de science, de bienfaisance et de sainteté.

Cher Maître, vous êtes sorti du tunnel au bout duquel tout à coup, et sans avoir encore à la chercher, nous devons nous trouver dans la pleine lumière — et la certitude que nous avons de votre heureuse arrivée, tempère la douleur que nous cause votre départ.

EUGÈNE HUBERT.
